

**MICHAEELEN DOUCLEFF**

Préface D<sup>re</sup> Véronique Morin

# CHASSEUR, CUEILLEUR, PARENT



## LE LIVRE PHÉNOMÈNE

Les cultures ancestrales excellent dans l'art d'élever des humains heureux. Qu'ont-elles à nous apprendre ?

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par Élise Peylet*

# SOMMAIRE

Préface	11
Prologue	13
<b>Partie 1. L'Occident, ce monde dingue et bizarre</b>	<b>29</b>
Chapitre 1 Les parents les plus bizarres du monde	31
Chapitre 2 Pourquoi éduquons-nous nos enfants comme nous le faisons ?	55
<b>Partie 2. La méthode maya</b>	<b>79</b>
Chapitre 3 Les enfants les plus serviables du monde	81
Chapitre 4 Comment apprendre aux enfants à accomplir volontairement des tâches domestiques	89
Chapitre 5 Comment élever des enfants souples et coopérants	119
<i>TEAM 1. Introduction à la méthode TEAM : nourrir une tendre camaraderie</i>	149
Chapitre 6 Les clés de la motivation : quoi de mieux que les compliments ?	165

## CHAPITRE 1

# LES PARENTS LES PLUS BIZARRES DU MONDE

**A**u printemps 2018, j'étais assise dans l'aéroport de Cancún, dans un état de semi-paralyse. Je fixais les avions tandis que mes pensées se pressaient de me ramener vers ce à quoi je venais d'assister. Cela pouvait-il être vrai ?

Éduquer ses enfants pouvait-il être aussi facile ?

Quelques jours plus tôt, je m'étais rendue dans un petit village maya au milieu de la péninsule du Yucatán. Je devais y réaliser un reportage pour la radio sur le temps de concentration des enfants. J'avais lu une étude indiquant que les enfants mayas ont une meilleure attention que les enfants américains dans certaines situations et je voulais comprendre pourquoi.

Mais au bout d'une journée passée dans le village, je repérai bien vite qu'une affaire plus importante se tramait sous les toits de chaume. Une affaire beaucoup plus importante.

Je passai des heures à interviewer des mères et des grands-mères sur leur façon d'élever les enfants et à les observer à l'œuvre : leur manière de gérer les crises de colère des tout-petits, de motiver les enfants à faire leurs devoirs et de les amadouer pour qu'ils rentrent dîner. En gros, le train-train quotidien de ces familles. Je les interrogeai aussi sur les facettes les plus difficiles de la parentalité, par exemple comment ils arrivent à les préparer le matin ou à les mettre au lit.

Ce que je vis me stupéfia. Leur approche de l'éducation des enfants était différente de tout ce que j'avais vu auparavant. Elle était différente des méthodes utilisées par les supermamans à San Francisco, différentes de celles que j'avais connues étant enfant, et à 180 degrés de ma manière d'élever Rosy.

Ma méthode ressemblait à une descente de rapide de classe 5 pour amateurs de sensations fortes, avec scènes, cris et larmes à gogo (sans parler des cycles interminables de négociations et de chamailleries des deux côtés). Avec les mères mayas, à l'inverse, j'avais l'impression de naviguer sur un large fleuve paisible, serpentant dans une vallée en un flot tranquille et constant. Doux. Facile. Avec très peu de cinéma. Je n'entendis ni cris ni ordres (dans un sens comme dans l'autre) et très peu de reproches. Pourtant, leur approche éducative était efficace. Oh, tellement efficace ! Les enfants étaient respectueux, gentils, coopérants, pas seulement avec leur mère et leur père, mais aussi avec leurs frères et sœurs. Bon sang, la plupart du temps, les parents n'avaient même pas besoin de demander à un enfant de partager son paquet de chips avec sa petite sœur. L'enfant le faisait de son plein gré.

Mais ce qui était *vraiment* remarquable, c'était la serviabilité des enfants. Partout où j'allais, je voyais des enfants de tous les âges aider leurs parents. Une fillette de 9 ans descendant de son vélo pour ouvrir le tuyau d'arrosage pour sa mère. Une petite de 4 ans se portant volontaire pour aller acheter des tomates au marché du coin de la rue (en échange d'un bonbon, bien sûr).

Et puis, le dernier matin de mon séjour, j'assistai à l'acte de serviabilité ultime, venant d'une source improbable : une préado en plein dans ses vacances de printemps.

J'étais assise dans la cuisine familiale et je discutais avec la mère de la jeune fille, Maria de los Angeles Tun Burgos, pendant qu'elle

préparait des haricots noirs sur la cuisinière à charbon. Maria avait de longs cheveux noirs et lisses rassemblés en une queue-de-cheval et portait une robe trapèze bleu marine ceinturée à la taille.

« Mes deux filles aînées dorment encore », me dit Maria en s’asseyant dans un hamac pour se reposer. La veille, les filles avaient veillé jusque tard dans la nuit pour regarder un film d’horreur avec des requins. « Et je les ai trouvées à minuit, recroquevillées toutes ensemble dans le même hamac, dit-elle en riant doucement. Alors je les ai autorisées à faire la grasse matinée. »

Maria travaille très dur. Elle s’occupe des tâches domestiques, prépare tous les repas – nous parlons là de tortillas maison cuisinées chaque jour à partir de maïs moulu sur la pierre – et donne un coup de main dans l’entreprise familiale. Et tout au long de notre visite, peu importe le chaos qui régnait autour d’elle, Maria était toujours d’un calme olympien. Même lorsqu’elle avertissait sa benjamine, Alexa, de ne pas toucher le feu, elle parlait d’une voix calme et son visage restait détendu. Il n’y avait pas de sentiment d’urgence, d’angoisse ou de stress. En retour, ses enfants étaient géniaux avec elle. Elles respectaient ses demandes (pour la plupart). Il n’y avait ni contestation ni insolence.

Nous discutâmes encore quelques minutes, puis, au moment où je me levai pour partir, sa fille de 12 ans, Angela, émergea de sa chambre. Vêtue d’un corsaire noir, d’un tee-shirt rouge et de créoles dorées, elle ressemblait en tous points à une préado californienne. Mais elle fit quelque chose que je n’avais jamais vu en Californie. Elle passa à côté de sa mère et moi et, sans dire un mot, elle attrapa une bassine d’eau savonneuse et commença à faire la vaisselle du petit déjeuner. Personne ne lui avait demandé de le faire. Nul tableau de corvées n’était accroché au mur. (En réalité, comme nous l’apprendrons, ce genre de tableau peut inhiber ce type d’actions

volontaires.) Angela, bien qu'elle fût en vacances, se mit tout simplement à la tâche lorsqu'elle remarqua la vaisselle sale dans l'évier.

« Oh, waouh ! m'exclamai-je. Est-ce qu'Angela propose souvent son aide ? »

J'étais stupéfaite, mais Maria ne semblait pas l'être le moins du monde. « Elle ne le fait pas tous les jours, mais la plupart du temps, répondit-elle. Si elle voit qu'il y a quelque chose à faire, elle n'attend pas. Un jour, j'ai emmené sa petite sœur chez le médecin et, quand nous sommes revenues, Angela avait nettoyé toute la maison. »



Je m'approchai d'Angela et lui demandai directement pourquoi elle s'était mise à faire la vaisselle. Sa réponse m'attendrit.

« J'aime aider ma mère », me dit-elle dans un espagnol très doux, alors qu'elle frottait une assiette jaune.

« Et quand tu n'es pas en train d'aider ta mère, qu'aimes-tu faire ? » demandai-je.

« J'aime aider ma petite sœur », répondit-elle fièrement.

J'en restai bouche bée. *Quel ado de 12 ans se lève le matin et commence par faire la vaisselle avant toute autre chose, pendant ses vacances, en plus ?* pensai-je. *Elle est incroyable !*

C'est ainsi que plusieurs jours plus tard, tandis que j'attendais dans l'aéroport bondé de Cancún, je ne pouvais m'empêcher de penser à Angela, à son désir sincère d'aider et à son amour tendre envers sa famille. Comment Maria et les autres mères mayas s'y prennent-elles ? Comment font-elles pour élever des enfants aussi coopérants et respectueux ?

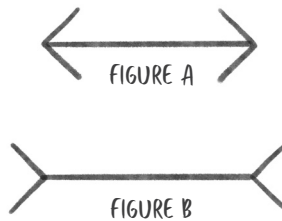
Avec ces femmes, la parentalité semblait – si j'ose dire – facile. Et je voulais connaître leurs secrets. Je voulais que ma relation avec

Rosy soit aussi paisible et détendue. Je voulais quitter l'adrénaline des rapides et embarquer sur le fleuve large et sinueux.

Puis je détournai les yeux des avions et je regardai les touristes américains assis en face de moi, prêts à embarquer pour rentrer à San Francisco. Et j'eus une révélation : si j'avais tant de difficultés avec Rosy, ce n'était peut-être pas parce que j'étais une mauvaise mère, mais simplement parce que je n'avais eu personne pour m'apprendre à être une bonne mère. Ma culture avait-elle oublié la meilleure façon d'élever ses enfants ?



Voici une rapide expérience. Jetez un œil à ces deux lignes. Laquelle est la plus courte ? La figure A ou la figure B ?



La réponse est évidente, pas vrai ? Quoique...

Que se passerait-il si vous faisiez passer ce test à un éleveur de bétail au Kenya ? Ou à un chasseur-cueilleur sur une toute petite île des Philippines ? Qui répondrait correctement ? Et qui se laisserait duper par l'illusion ?

Dans les années 1880, un jeune psychiatre allemand, Franz Carl Müller-Lyer, souhaitait étudier la manière dont le cerveau humain percevait le monde. Âgé de tout juste 20 ans, c'était déjà une star

dans son domaine. À cette époque, les illusions d'optique faisaient fureur en psychologie. Et Franz pensait pouvoir laisser une trace dans ce champ d'études. Il commença donc à griffonner. Il traça deux lignes de même longueur, l'une avec des pointes de flèches standard vers l'extérieur, comme dans la figure A, et l'autre vers l'intérieur, comme dans la figure B. Franz se rendit rapidement compte que bien que les lignes soient exactement de même longueur, elles semblaient très différentes. La forme des flèches fait croire au cerveau que B est plus longue que A.

Avec ce griffonnage, il avait créé ce qui allait devenir la plus célèbre illusion d'optique de l'histoire.

Franz la publia en 1889 et des scientifiques se mirent aussitôt à essayer de comprendre pourquoi nos yeux – ou notre cerveau – nous trompaient. Pourquoi ne pouvons-nous pas voir les lignes telles qu'elles sont, de longueur égale ? Cette illusion semblait révéler quelque chose d'universel au sujet de la perception humaine.

Puis, plus d'un siècle plus tard, une équipe de chercheurs bouleversa le domaine de la psychologie et changea à jamais notre manière de voir l'illusion de Müller-Lyer – et notre compréhension du cerveau humain.



En 2006, Joe Henrich venait d'aménager son nouveau bureau à l'Université de la Colombie-Britannique, à Vancouver, lorsqu'il se lia d'amitié avec un autre psychologue au bout du couloir. Il était loin de s'imaginer que cette amitié conduirait à un changement fondamental dans le domaine de la psychologie ou, pour reprendre ses mots, « un véritable coup de poignard dans le cœur de la psychologie ».

Joe est un grand penseur. Il étudie ce qui motive les gens à coopérer les uns avec les autres – ou à l'inverse à entrer en guerre les uns



contre les autres – et comment ces décisions de travailler ensemble ont permis à l’humanité de devenir l’espèce dominante sur Terre.

Joe appartient aussi à une espèce rare dans son champ, qu’on appelle la « psychologie interculturelle ». Il ne se contente pas de mener des expériences sur des Américains et des Européens, il voyage aussi dans des contrées reculées, comme les Fidji ou l’Amazonie, pour voir comment les individus issus d’autres cultures s’en sortent soumis aux mêmes expériences.

Au bout du couloir se trouvait le bureau d’un autre psychologue interculturel, Steve Heine. Il étudie ce qui donne du « sens » à la vie des gens et comment cette idée varie à travers le monde. Comme Joe, Steve voulait comprendre comment fonctionnait le cerveau *humain*, et pas seulement le cerveau *européen* et *américain*.

Étant donné leur goût commun pour les autres cultures, Joe et Steve se mirent à déjeuner ensemble une fois par mois. Il se retrouvaient à l’espace restauration de l’université, prenaient des plats chinois à emporter et échangeaient sur leurs recherches du moment. Maintes et maintes fois, Joe et Steve remarquèrent un motif qui se répétait : les Européens et les Américains avaient tendance à se comporter différemment des autres cultures. « Nous étions les données aberrantes des expériences, fit remarquer Joe. Steve et moi étions sidérés. Nous avons commencé à nous interroger : “Était-il possible que les Nord-Américains soient les personnes les plus bizarres du monde ?” »

À ce stade, cette idée n’était qu’une hypothèse qui avait surgi lors d’un déjeuner. Mais Joe et Steve étaient tellement intrigués qu’ils décidèrent de procéder à quelques tests. Le duo embrigada son collègue Ara Norenzayan, un psychologue spécialisé dans l’étude de la manière dont les religions se propagent et encouragent la coopération. Ensemble, le trio se mit à examiner méthodiquement des

dizaines d'études en psychologie, en sciences cognitives, en économie et en sociologie.

L'équipe remarqua immédiatement un problème majeur. La psychologie a un biais considérable. La vaste majorité des études – environ 96 % – n'étudient que des personnes d'ascendance européenne. Pourtant, les personnes d'origine européenne ne représentent qu'environ 12 % de la population mondiale. Selon Joe, « le champ de la psychologie tout entier n'étudie donc qu'une fine tranche de l'humanité ».

Un tel biais occidental ne constitue pas un problème si le but de la recherche est de comprendre les comportements et les manières de penser des Occidentaux. Mais cela devient un problème majeur si l'objectif est de comprendre comment les *humains* pensent et se comportent, en particulier lorsque la tranche d'humanité que vous étudiez est vraiment, vraiment étrange – comme s'avèrent être les Occidentaux. C'est un peu comme entrer chez un glacier, ne goûter que celle au Malabar, en laissant de côté les trente autres parfums, puis publier un article affirmant que toutes les glaces comprennent des morceaux de chewing-gum.

Que se passe-t-il quand vous goûtez les trente autres parfums ?

Pour le savoir, Joe, Steve et Ara analysèrent la poignée d'expériences réalisées sur des personnes vivant en dehors des États-Unis et les comparèrent à celles réalisées sur des Occidentaux. Bien souvent, les résultats ne coïncidaient pas. Les Occidentaux se situaient à une extrémité du spectre des comportements, tandis que les personnes issues de cultures autochtones avaient tendance à se regrouper, plus au milieu.

La conclusion de ces analyses était étonnante : les personnes issues des sociétés occidentales, « y compris les jeunes enfants, comptent parmi les populations les moins représentatives que l'on puisse trouver

pour établir des généralités sur les êtres humains », écrivait l'équipe de chercheurs en 2010. Ils imaginèrent un acronyme accrocheur pour décrire le phénomène : ils qualifièrent notre culture de « WEIRD » – qui signifie « bizarre » en anglais – pour désigner les sociétés *Western* (« occidentales »), *Educated* (« instruites »), *Industrialized* (« industrialisées »), *Rich* (« riches ») et *Democratic* (« démocratiques »).

Joe et ses collègues publièrent un article de vingt-trois pages intitulé « The Weirdest People in the World ? » (« Le peuple le plus bizarre du monde ? »). Et la vision ethnocentrique de la psychologie se fissura sur-le-champ. Ce n'était pas tant que le roi de la psychologie soit nu. C'était plutôt qu'il dansait dans ses habits occidentaux en prétendant représenter l'humanité tout entière.

Les personnes « WEIRD » sont bizarres à plus de douze niveaux, concluait l'étude, y compris dans leur manière de coopérer entre elles, d'attribuer des sanctions, de concevoir l'équité, de penser le « soi », de valoriser le choix et de voir l'espace en trois dimensions.

Prenons par exemple l'illusion d'optique dont nous parlions précédemment. Dans les années 1950 et 1960, les chercheurs testèrent l'illusion de Müller-Lyer dans au moins quatorze cultures, et notamment auprès de pêcheurs nigériens, de cueilleurs dans le désert du Kalahari et de chasseurs-cueilleurs des zones rurales de l'Australie. Ils la soumirent également à des Sud-Africains d'ascendance européenne, ainsi qu'à des adultes et à des enfants d'Evanston, dans l'Illinois.

L'expérience était simple. Les chercheurs montraient l'illusion aux personnes et demandaient quelle différence leur apparaissait entre les deux lignes. Ce qu'ils découvrirent était tellement surprenant que certains psychologues eurent du mal à le croire et débattent encore aujourd'hui des causes sous-jacentes des résultats.

Les Américains étaient assez sensibles à l'illusion. En moyenne, les volontaires dans l'Illinois pensaient que la ligne B était 20 % plus

longue que la ligne A. Ces conclusions correspondaient à celles des études précédentes. Rien de nouveau ici.

Mais lorsque les chercheurs se penchèrent sur les résultats dans les *autres* cultures, les choses devinrent intéressantes. Dans certaines cultures autochtones, comme les chasseurs-cueilleurs d'Afrique australe et les fermiers en Côte d'Ivoire, les gens ne se laissaient pas du tout leurrer par l'illusion. Ils voyaient les deux lignes telles qu'elles étaient effectivement dessinées, de longueur égale. Dans toutes les autres cultures, le pouvoir de l'illusion tombait entre les deux extrêmes – entre les Américains dupés et les Africains imperturbables. Les personnes issues de quatorze autres cultures pensaient que les deux lignes étaient de longueurs différentes, mais pas aussi différentes que le croyaient les Américains.

Les chercheurs émirent l'hypothèse que l'illusion trompe plus efficacement les Américains, parce qu'ils vivent dans des « environnements charpentés » ou à angles droits. Ils sont entourés de boîtes. Partout où ils regardent, elles sont là. Ils vivent dans des boîtes (aussi appelées maisons), dorment dans des boîtes (les lits), cuisinent dans des boîtes (les cuisinières), se déplacent dans des boîtes (les trains) et remplissent leurs maisons de boîtes (commodes, bureaux, canapés, armoires, etc.).

Pour les scientifiques, il était possible que cette exposition aux boîtes exerce le cerveau à percevoir l'illusion de Müller-Lyer d'une manière particulière : lorsque nous, Occidentaux, voyons deux flèches, notre cerveau prend un raccourci. Nous transformons inconsciemment les lignes bidimensionnelles de la page en boîtes tridimensionnelles (ou plus précisément en dessins de bords). Pourquoi ce changement inconscient nous fait-il croire que la ligne du haut est plus courte que celle du bas ? Imaginons que les deux lignes soient les bords d'un immeuble. La ligne du bas, avec les

pointes de flèches tournées vers l'intérieur, ressemble à un bord qui s'éloigne de notre perspective – ou qui est plus loin de nous. La ligne du haut, avec les pointes de flèches standard, ressemble à un bord qui pointe vers nous – ou qui est plus proche de nous. Par conséquent, le cerveau étire la ligne du bas parce qu'il la considère comme plus éloignée de nous que celle du haut, perçue comme plus proche de nous.

Mais dans bien des cultures à travers le monde, les gens ne vivent pas au milieu de boîtes et d'angles droits. Ils sont entourés de formes lisses et arrondies. Les maisons et bâtiments ont souvent la forme d'un dôme ou sont faits de matériaux plus souples comme les roseaux ou l'argile. Et lorsque les gens sortent de chez eux, ils ne se promènent pas sur des trottoirs bordés de réverbères (qui forment des angles droits). Ils évoluent dans la nature. Beaucoup de nature, des arbres, des plantes, des animaux et de la terre. Et la nature n'est pas aussi encline à faire des angles droits. La nature adore les courbes.

Alors quand une San, dans le désert du Kalahari, regarde les deux lignes de l'illusion de Müller-Lyer sur un morceau de papier, elle ne se laisse pas leurrer par la pointe des flèches. Son cerveau ne se hâte pas automatiquement de conclure que ces lignes représentent les bords en 3D de boîtes. Elle se contente de voir ce qui est effectivement dessiné sur la page : deux lignes de même longueur.

En procédant au test de Müller-Lyer au sein de diverses cultures, les chercheurs révélèrent une fissure considérable dans les fondements de la psychologie. Leurs conclusions montrèrent que la culture et l'environnement dans lequel on grandit peuvent façonner profondément les fonctions cérébrales élémentaires, comme la perception visuelle.

Si cela est vrai, quels autres changements la culture peut-elle opérer sur notre cerveau ? Quels autres « universaux humains » ou

« principes généraux » en psychologie ne sont en fait pas du tout universels, mais propres à la culture occidentale – ne sont que les conséquences de vivre et d'être élevé dans un environnement particulièrement « WEIRD » ?

Reformulons cette idée : si appartenir à une culture déforme une chose aussi simple que la perception de deux lignes noires sur une page, comment notre culture peut-elle influencer des processus psychologiques plus complexes ? Quels peuvent être ses effets sur notre philosophie éducative ou sur notre manière de percevoir le comportement des enfants ? Et si certaines des idées que nous considérons comme des « universaux » en matière d'éducation étaient en réalité des « illusions d'optique » créées par notre culture ?



À mon retour chez moi après mon séjour dans le village maya du Yucatán, c'est pleine de motivation et d'énergie que j'abordais la parentalité. Pour la première fois depuis des années, j'étais emplie d'espoir. Je pensais qu'après tout, peut-être – je dis bien « peut-être » – que je pouvais réussir ce truc qu'on appelle l'éducation et que j'étais capable non seulement d'appivoiser la hyène sauvage qui vivait avec nous, mais aussi de lui apprendre à être serviable et respectueuse. Cette perspective était grisante.

Je commençai donc par ce que je savais faire le mieux : des recherches. Je voulais tout apprendre sur l'approche éducative des parents mayas. Je me plongeai dans la littérature scientifique, je parlai à des chercheurs et je lus des livres universitaires. J'étudiai aussi en profondeur les ouvrages contemporains sur l'éducation des enfants.

Je me sentis bien vite frustrée : je ne trouvais presque rien sur l'éducation des enfants chez les Mayas dans les livres les plus populaires. À vrai dire, j'avais beaucoup de mal à trouver la moindre

information sur les modes d'éducation dans les cultures non occidentales. Dans les rares cas où les livres évoquaient des pratiques issues d'autres cultures, ces connaissances étaient traitées sous l'angle de la curiosité intellectuelle plus que comme des informations de valeur susceptibles d'aider les parents en difficulté.

C'est là que je pris conscience de l'ampleur du fossé qui existe aujourd'hui dans les conseils à la parentalité. Ces conseils et méthodes sont presque exclusivement inspirés de la vision occidentale. Une multitude de voix et de points de vue nous fait défaut. Et pourtant, lorsqu'il s'agit de comprendre ce dont un bébé a besoin pour dormir, comment un jeune enfant fonctionne et ce qu'il faut faire quand un tout-petit s'allonge face contre terre sur le trottoir (je pose la question pour une amie), le monde occidental n'est pas forcément le meilleur endroit où chercher des réponses.

Pour commencer, la culture occidentale est relativement novice pour ce qui est d'élever des enfants. Sur la scène mondiale de l'éducation, nous sommes les ingénus. Beaucoup de nos méthodes ne sont en circulation que depuis une centaine d'années – parfois seulement quelques décennies. Ces pratiques n'ont en aucun cas « résisté à l'épreuve du temps ». Maintes fois, nos conseils font si rapidement volte-face d'une génération à l'autre que c'en est étourdissant. Prenez par exemple la position recommandée pour faire dormir un bébé. Quand ma mère a accouché, les médecins lui ont dit de faire dormir la petite Michaelleen sur le ventre. Aujourd'hui, on considère ce conseil comme extrêmement dangereux, proche de la négligence, depuis qu'on a montré que faire dormir les nouveau-nés sur le ventre augmentait les risques de mort subite du nourrisson (MSN).

De plus, lorsqu'on compare les stratégies parentales occidentales à celles qu'on trouve dans le monde entier, et dans toute l'histoire de l'humanité, nos pratiques sont souvent assez bizarroïdes.

Bien avant la publication de l'étude décisive de Joe, Steve et Ara, accordant à l'Occident le titre de culture la plus bizarre du monde, l'anthropologue David Lancy se demandait s'il en était de même pour nos pratiques éducatives. Notre approche fait-elle figure d'exception ? Sommes-nous la donnée aberrante ?

Après des décennies de travail d'analyse de données anthropologiques, de descriptions ethnographiques et de documents historiques, David conclut par un *oui* retentissant ! Beaucoup de pratiques courantes – que nous considérons comme essentielles ou primordiales pour élever des enfants – sont absentes des autres cultures à travers le monde ou n'ont commencé à émerger que récemment. « La liste des différences est très, très longue », me confie David. Il synthétise ces contrastes dans un ouvrage qui fait date, *The Anthropology of Childhood: Cherubs, Chattel, Changelings*. « Il y a peut-être quarante ou cinquante choses que nous faisons et qu'on ne rencontre pas dans d'autres cultures. »

Par exemple, les compliments sont-ils la meilleure manière de motiver un enfant ? Est-ce le travail des parents de constamment stimuler et distraire les enfants ? La parole est-elle le moyen de communication idéal avec un enfant en bas âge ? Les consignes verbales sont-elles véritablement la meilleure manière d'apprendre des choses aux enfants ? Selon David, beaucoup de ces idées occidentales compliquent en fait l'éducation des enfants et vont fréquemment à l'encontre des instincts naturels de l'enfant.

Prenons l'exemple de la famille nucléaire. Dans la culture occidentale, on considère généralement que la structure familiale idéale se compose d'une mère, d'un père et de leurs jeunes enfants, vivant ensemble sous le même toit. Et pour parfaire cette structure, certains diront que la mère doit rester à la maison et consacrer toute son



attention au soin des enfants. C'est le plus « traditionnel », n'est-ce pas\* ?

Pas le moins du monde. Quand on regarde autour du globe – et qu'on enquête dans l'histoire de l'humanité –, on découvre que la famille nucléaire (et la mère pour qui l'éducation des enfants serait le seul travail) est sans doute l'une des structures les moins traditionnelles qui soient. Pendant 99,9 % du temps que l'être humain a passé sur Terre, la famille nucléaire n'existait tout simplement pas. « C'est une structure familiale qui n'existe que depuis une période infime de l'histoire de l'humanité », explique John Gillis, historien à l'Université Rutgers, qui étudie depuis plus de trente ans l'évolution des familles occidentales. « Elle n'est pas ancienne. Elle n'est pas traditionnelle. Elle n'a pas de racines réelles dans le passé. »

Et les enfants humains n'évoluèrent certainement pas pour être élevés ainsi. Au sein de la famille nucléaire, il manque des enseignants essentiels dans la vie d'un enfant. Pendant des centaines de milliers d'années, l'éducation des enfants était une affaire multigénérationnelle. Les enfants évoluaient au contact d'un tas de gens de tous les âges : arrière-grands-parents, grands-parents, oncles, tantes, amis de la famille, voisins, cousins et l'ensemble des enfants collés à leur train.

Au fil des mille dernières années, la famille occidentale se réduisit lentement, passant d'un buffet scandinave multigénérationnel à un minuscule amuse-bouche, composé uniquement de Maman, Papa, deux enfants et éventuellement un chien ou un chat. Nous ne perdîmes pas seulement Grand-Mère, Grand-Père, Tante Claudine

---

\* Selon votre éducation, l'idée de la mère au foyer vous semble peut-être désuète. Mais il y a à peine plus de quatorze ans, 41 % des personnes interrogées pensaient qu'il était dangereux pour la société que les femmes travaillent en dehors de leur foyer, selon une étude rapportée par le Pew Research Center en 2007.

et Oncle Michel à la maison, mais aussi nounou Lena, chef Daniel et toute la flopée de voisins et de visiteurs qui traînaient sous le porche ou dormaient sur le canapé. Une fois ces personnes écartées du foyer, la majeure partie de la charge parentale retomba sur les épaules de la mère et du père.

C'est ainsi que, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les parents se retrouvent soudain à faire cette chose follement difficile qu'est l'éducation des enfants, tout seuls (parfois même en solo). « L'idée de deux personnes s'occupant seules d'un enfant est tout simplement absurde. Complètement absurde, ajoute John. Deux personnes assument tout le travail qui incombe à plusieurs personnes. »

David Lancy compare cette approche de la parentalité à ce qui se produit lorsque le blizzard piège une mère et son enfant, seuls, dans une maison. L'isolement oblige la mère à être la seule camarade de l'enfant, sa seule source d'amour, son seul lien social, son seul divertissement et sa seule stimulation. Ces conditions entraînent tension et épuisement. « Tout porte à croire que les conditions de la vie moderne dans lesquelles les nourrissons et les tout-petits sont isolés de leurs pairs dans des foyers monoparentaux ou nucléaires produisent un effet parallèle », écrit David dans son livre.

Cet isolement – le fait de piéger nos familles dans des blizzards virtuels – ne fut probablement pas très bénéfique pour la santé mentale des parents et des enfants. Beaucoup de psychologues avec lesquels je me suis entretenue pensent que l'érosion de la famille élargie est l'une des causes profondes du nombre élevé de dépressions post-partum et de l'épidémie croissante d'anxiété et de dépression chez les enfants et les adolescents. Les mères, les pères et les enfants sont tout simplement isolés.

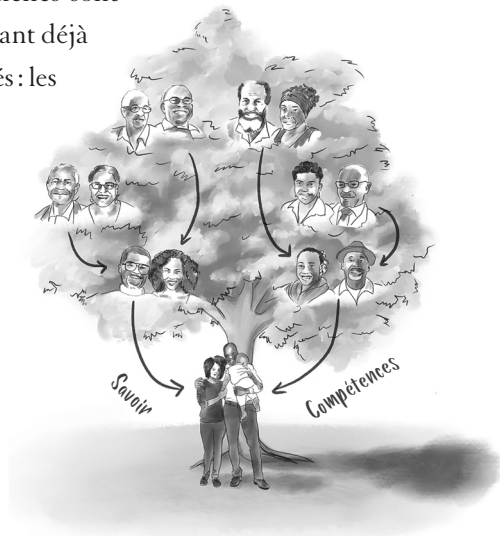
Cet isolement a une autre répercussion néfaste : les parents ont perdu leurs *conseillers*. Et nous avons sans doute oublié l'importance de ces conseillers.

Dans la culture occidentale, on a tendance à considérer la maternité comme « un instinct qui survient aussi naturellement chez les femmes que les pulsions sexuelles chez les hommes », comme l'écrit John Gillis dans son ouvrage *A World of Their Own Making*. Mais en réalité, élever un enfant est une compétence acquise. Et les sources de savoir traditionnelles sont

les femmes et les hommes ayant déjà élevé quelques jeunes effrontés : les

grands-mères, grands-pères, tantes, oncles et voisins serviables qui fourrent leur nez partout. Une fois les anciennes générations éliminées du foyer, leurs savoirs et compétences éducatives disparaissent avec elles. Les nouveaux pères et mères furent livrés à eux-mêmes pour comprendre les bases de l'éducation : comment aider un bébé à faire ses nuits, apaiser un tout-petit qui pique une colère et apprendre à une grande sœur à aimer son petit frère, et pas à le taper.

Le résultat aujourd'hui, c'est une mère coincée entre un rocher et une poussette : elle assume plus de responsabilités parentales que jamais auparavant dans l'histoire, et elle ne saurait pourtant être moins préparée pour ce travail.



« Jamais les femmes n'ont été si accablées par la maternité », conclut John.

Pas étonnant, alors, que je sois épuisée les dimanches après-midi après un week-end passé avec Rosy. Pendant deux jours d'affilée, je fais le travail de trois ou quatre personnes. Je ne suis pas seulement sa mère, mais aussi sa grand-mère, son cousin et une grande sœur. Et pour couronner le tout, j'improviser en grande partie.

En d'autres termes, la création de la famille nucléaire remodela notre façon d'élever nos enfants, mais aussi notre façon d'apprendre à élever nos enfants. Adieu, Grand-Mère. Adieu, Tante Carole. Adieu connaissances éducatives, compétences, bras supplémentaires pour porter, cuisiner et caresser de petits dos à l'heure du coucher. Bonjour isolement, épuisement et stress.

POURQUOI SUIS-JE UN PARENT  
AUSSI BIZARROÏDE ?

Après avoir appris à quel point j'étais un parent bizarre, je ne pouvais me défaire de l'idée qu'il y avait forcément une raison sous-jacente à cela. Bien sûr, dans un domaine aussi complexe que l'éducation d'un enfant, les raisons sont *nombreuses*. Mais je me demandais tout de même si un événement clé n'avait pas déclenché une avalanche de changements dans la culture occidentale, pour finir, au bout de quelques centaines d'années, par plonger les parents dans un état de stress et d'épuisement qu'on appelle aujourd'hui maternité et paternité.

C'est pourquoi, pendant des mois, j'appelai des historiens et des psychologues pour leur poser la même question : pourquoi notre approche de la parentalité est-elle aussi bizarre ?

Chacun me fit une réponse différente : le siècle des Lumières, le capitalisme, la révolution industrielle, la chute de la mortalité infantile, la baisse du nombre d'enfants par famille, notre amour de l'intimité.

La réponse a clairement de multiples facettes.

Mais j'appelai alors Joe Henrich, l'un des trois psychologues à l'origine du terme « WEIRD ». Et diantre, que sa réponse me surprit ! « Eh bien, figurez-vous que je suis en train d'écrire un livre intitulé *WEIRD*, dans lequel je tente d'expliquer comment les Occidentaux sont devenus aussi bizarres sur le plan de la psychologie. La clé réside en fait dans l'Église catholique.

– Hein ? Comment ça ? »

Pendant les vingt minutes qui suivirent, Joe me détailla les résultats fascinants de sa nouvelle étude.

Il y a quelques milliers d'années, les familles européennes étaient très semblables à celles de bien d'autres cultures aujourd'hui : élargies, multigénérationnelles et soudées. Leurs maisons étaient des structures poreuses où les proches, les domestiques, les employés, les vieux voisins fidèles et les amis allaient et venaient sans trop d'histoires.

De leur côté, les enfants jouissaient d'une très grande autonomie. Cette gigantesque structure familiale formait une carapace protectrice autour des enfants et des tout-petits. Les pères et les mères n'avaient pas besoin de planer au-dessus d'eux, puisqu'il y avait toujours un autre adulte – ou un enfant plus âgé dégoûré et attentionné – dans les parages pour aider. Par conséquent, les enfants au Moyen Âge (et tout au long de la majeure partie de l'histoire de l'Occident) vivaient en grande partie sans recevoir de consignes et directives de la part des adultes, dès l'âge de 6 ans environ. Ils pouvaient avoir des obligations et des responsabilités

à la maison, mais dans l'ensemble, ils instauraient leurs propres règles et décidaient eux-mêmes ce qu'ils faisaient de leurs journées.

Les parents gardaient toutefois la main sur un aspect essentiel de la vie de leurs enfants : le mariage. Cette idée peut vous faire frémir, mais je vous demande un peu de patience, car il existait une raison impérieuse à cette participation des parents.

Dans bien des cas, les parents encourageaient fortement leurs enfants à se marier avec un proche de la famille (ou réussissaient à les amadouer) ; par exemple un cousin éloigné, un membre de la famille par alliance ou les enfants d'un parrain ou d'une marraine, m'expliqua Joe. Les gens considéraient que ces mariages restaient « au sein de la famille », mais dans la majorité des cas il n'existait pas de raison « biologique » d'interdire ces unions. Les mariés n'étaient pas unis par le sang ni assez proches pour entraîner des problèmes de santé dus à la consanguinité.

Ces unions servaient un but fondamental. Elles formaient comme un fil qui maintenait unies les familles élargies. Grâce à ces fils, les familles tissaient des tapisseries solides et colorées. Les mariages permettaient de conserver la terre et la propriété au sein du clan. Avec le temps, le clan acquérait argent, prestige et pouvoir. Et, ce qui nous importe sans doute le plus ici, le clan fournissait aux parents une aide abondante. Les familles restaient nombreuses et les enfants pouvaient être autonomes tout en étant (relativement) en sécurité.

Puis, quelque part autour de 600, l'Église catholique se mit à tirer sur cette tapisserie et cette dernière commença à s'effiloche.

Selon Joe, « l'Église catholique était devenue obsédée par l'inceste » – ou par ce qu'elle appelait « inceste ».

L'Église se mit à réglementer qui pouvait épouser qui. Pour commencer, elle interdit les unions entre cousins germains, une

restriction raisonnable dans la mesure où les cousins au premier degré partagent quelque 12 % de leurs gènes et où la consanguinité peut engendrer des problèmes de santé.

Mais au VII<sup>e</sup> siècle, l'Église étendit l'interdiction du mariage à tous les « parents », quel que soit leur degré de parenté. Cinquante ans plus tard, elle ajouta à sa liste les unions avec les enfants des parrains et marraines ou les parents par alliance. Ainsi, par exemple, si votre mari mourait, vous ne pouviez plus épouser son frère (ce qui était alors un choix très courant – et biologiquement sûr – pour une veuve). La sanction en cas de violation de ces lois était sévère : céder sa propriété à l'Église. Au XI<sup>e</sup> siècle, les papes et les rois à travers l'Europe avaient mis en place tant de restrictions au mariage que même les cousins au sixième degré ne pouvaient plus s'unir. Ne perdons pas de vue que les cousins au sixième degré sont reliés par deux aïeux communs parmi leurs cent vingt-huit arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-grands-parents. Ils partagent environ 0,01 % de leur ADN. Ils ne sont en aucun cas « parents » l'un pour l'autre sur le plan biologique.

Comme le rapportent Joe et ses confrères dans leur étude de 2019, ces lois furent suivies d'innombrables répercussions. Les lois sur le mariage firent voler en éclats les familles élargies. En 1500, la famille commença à ressembler un peu à ce qu'elle est aujourd'hui. D'après Joe, « au moins en Angleterre et probablement en Allemagne, la forme familiale dominante était vraisemblablement la famille nucléaire ».

À ce stade, les pères et les mères disposaient encore de beaucoup d'aide pour élever les enfants. Les familles riches et de la petite bourgeoisie employaient des nourrices, des cuisinières et des ménagères. Et les plus pauvres continuèrent de vivre en grandes familles élargies pendant des siècles. Mais en divisant les

familles puissantes et les clans, l'Église déclencha probablement une réaction en chaîne qui changea la façon de penser des gens et leurs échelles de valeurs. Dans l'étude, Joe et ses collègues expliquent que plus une communauté restait longtemps soumise aux restrictions de mariage prononcées par l'Église catholique, plus les personnes appartenant à cette communauté étaient susceptibles de penser comme les Occidentaux – c'est-à-dire de valoriser l'individualisme, le non-conformisme et d'autres traits psychologiques propres à l'Occident.

Nous n'avons pas la certitude que l'Église catholique soit la cause principale de notre approche si bizarre de l'éducation des enfants. Ce n'est pas parce que deux changements sont liés dans le temps et l'espace qu'il existe nécessairement un lien de causalité entre eux. Et certaines de nos pratiques éducatives les plus bizarroïdes sont en fait apparues assez récemment. Mais si on y réfléchit, on peut assurément voir comment le rétrécissement de la famille élargie a pu jouer un rôle dans le développement de l'individualisme extrême que l'on observe dans les sociétés « WEIRD » et modifier radicalement notre façon de traiter les enfants.

Quand on grandit dans une grande famille élargie, on a tout un tas d'obligations et de responsabilités les uns à l'égard des autres. On doit s'occuper d'un petit frère, aider une grand-mère souffrante ou préparer les repas pour ses cousins. Il faut tenir compte des besoins d'autrui et prendre les choses comme elles viennent. Vos besoins individuels passent après la socialisation et la coopération. Vous êtes un petit poisson nageant dans un étang bondé où chacun est relié aux autres. Lorsque la famille passe à table, tout le monde mange le même plat, issu de la même casserole. Il n'y a pas d'autre choix.



De nos jours, avec la famille réduite à deux adultes mariés et deux enfants, beaucoup de ces obligations s'envolent. La coopération n'est pas nécessaire. Le cercle est de plus en plus privé. Nous perdons les aptitudes nécessaires pour composer avec les autres et tenir compte d'autrui. Nous disposons du temps et de l'espace pour les besoins et préférences de chacun. En une centaine d'années, on finit par aboutir à une situation comme celle qu'on observe chez moi certains soirs : à table, chacun mange un plat différent, accommodé d'une sauce différente, et chacun y va de son propre avis sur la manière dont ce plat devrait être préparé et mangé. L'individualisme règne en maître. Et les enfants – la vache ! – peuvent devenir vraiment autoritaires.